

●●● Méditerranée. « Les familles fragilisées sont extrêmement isolées, explique Sylvie Davieau. Leurs enfants turbulents sont source de disputes avec d'autres parents. Les mères finissent bien souvent par avoir peur de sortir. » À la Halte des parents à Marseille, elles viennent quand bon leur semble, pour un café ou pour la journée. « J'apprends plein de choses, et surtout comment faire avec mes enfants », témoigne Yamina. « Les familles prennent leur place, elles font l'expérience qu'elles ont des compétences et des savoir-faire. Et, entre elles, des systèmes d'entraide s'organisent, explique Sylvie Davieau. Le principe de ces maisons est d'intervenir en amont auprès des familles, de faire de la prévention pour éviter le placement des enfants. »

« Les familles marocaines croient que la précarité n'existe que chez elles, elles ont découvert qu'elle existe aussi en France. »

Sans professionnels détenteurs du savoir. « Les réseaux d'aide et d'expertise, les assistantes sociales, les psychologues... restent extérieurs à la Halte des parents », ajoute-t-elle. Ce sont les familles accompagnées par la directrice et une équipe de bénévoles qui, au contact les unes des autres, se ressource, se conseillent, s'entraident, montent des ateliers et créent des activités, telle la vente de repas aux entreprises, pour financer les projets. « Quand elles ont eu vent de l'existence de chantiers solidaires pour les adolescents, elles ont réagi en disant "pourquoi pas nous ?" » poursuit Sylvie Davieau.

« Et à Safi, on a été accueillis comme des rois ! » s'exclame Anaïs, 18 ans, sœur d'Anthony. « On a même parfois eu du mal à prendre part aux activités ; pour les Marocaines, nous sommes des invités », ajoute Yamina. De quoi même en dépit certaines. « Quand on est arrivé, une partie du chantier était déjà faite, mais on est venus pour aider ! » revendique Mélanie, 26 ans, mère d'Emma, 6 ans. Vu du Maroc, difficile d'imaginer des jeunes mères manier la truelle et le pinceau... « On a avancé les travaux, j'avais peur qu'ils ne soient pas finis à temps. Mais on a laissé beaucoup de choses à faire ! » raconte, de son côté, Rachid Ouadnouni. « C'est un peu désorganisé, mais on est si bien ici », s'avoue Salima.

« On a rencontré des femmes très courageuses, qui travaillent dur, s'émeut Mélanie. Elles ont des conditions de vie plus difficiles que les nôtres, elles gardent le sourire et leurs enfants sont bien élevés. Ça nous aide à relativiser. En rentrant à Marseille, on fera moins de chichis ! » « Les femmes françaises sont si solidaires, et leur gestion du temps si efficace », lui répond Amina, jeune mère de deux enfants de Safi.

« Les Marocaines ont vu que nous ne sommes pas tous riches en France », dit en toute simplicité Mélanie. « Les familles marocaines croient que la précarité n'existe que chez elles, elles ont découvert qu'elle existe aussi en France. Cette rencontre leur ouvre des horizons et va les aider à s'affirmer dans leur quotidien », estime Rachid Ouadnouni.

MARIE VERDIER

(1) Les prénoms ont été changés.

LES SAINTS DU JOUR

LUNDI
Saint Grégoire de Tours
(vers 538-vers 594)

Né à Clermont-Ferrand, il se rend à Tours pour se faire guérir auprès du tombeau de saint

Martin. Resté à Tours, il en devient évêque. Il est l'auteur de vies de saints et d'une Histoire

des Francs qui en fait le père de l'histoire de France.
MARDI Sainte Aude

SPIRITUALITÉ



ANINDITO MUKHERJEE/REUTERS

Bedan Bai, 70 ans, s'occupe désormais de sa petite-fille Kirti. La fille de Bedan Bai est en effet l'une des femmes mortes récemment des suites d'une campagne de stérilisation de masse dans l'État de Chhattisgarh (Inde). Les responsables du laboratoire pharmaceutique incriminé viennent d'être arrêtés.

« La tendresse est plus forte que la dureté, l'eau est plus forte que le rocher, l'amour est plus fort que la violence. » Hermann Hesse

UNE IDÉE POUR AGIR

Quand des jardins poussent en prison

► Une quinzaine de détenus du centre pénitentiaire de Nantes ont accès à un grand jardin au cœur de la prison. Une activité qui aide à reprendre pied avec le réel.

Des rangées de salades ou de tomates, des rosiers et des vignes, une serre, une cabane à outils et même un grand pin doté d'un nichoir à oiseaux... Ce havre de verdure de 750 m² se situe au cœur du centre de détention de Nantes où vivent 400 personnes condamnées à de longues peines. Parmi eux, une quinzaine de détenus se rendent quotidiennement dans le jardin. « Quand je suis là, j'oublie la détention, c'est comme si je me trouvais dans n'importe quel jardin ! » confie Luc, incarcéré pour dix ans (1). Ce jardin a germé en 2001 à l'initiative d'un éducateur et d'un bénévole de l'Association nationale des visiteurs de prison (ANVP) (2). Il a ensuite été agrandi en 2012 lors des travaux de rénovation du centre de détention.

Les détenus, qui possèdent tous leur propre carré de terre, cultivent aussi des parcelles collectives. Ils peuvent récupérer leur récolte, certains confectionnant même coulis ou confitures. Une fois par an, ils vendent leur production au personnel de la prison. « J'ai vu des gens changer au contact de cette nature,

confie Michel Michaud, maraîcher à la retraite et bénévole à l'ANVP, qui les encadre depuis le début. Certains arrivent démoralisés, défaitistes voire suicidaires, et reprennent peu à peu goût à la vie. » Une métamorphose vécue par Adrien, 42 ans : « Je suis passé par une grosse phase de dépression et de repli, confie-t-il. Mais depuis que je profite de toutes ces petites choses nobles de la terre, je me sens mieux... »

Pour l'administration pénitentiaire, qui finance cette activité avec l'ANVP et le Secours catholique, le jardin permet de prévenir les effets désocialisants de l'incarcération et de mieux préparer la sortie. « Les détenus concernés forment plutôt un public vieillissant, qui ne travaille pas, ne suit pas de formation et n'a pas d'autre activité, précise Audrey Daniel-David, directrice pénitentiaire d'insertion et de probation. C'est un moyen de les revaloriser et de leur redonner confiance ». L'ANVP locale souhaite voir de tels jardins essaimer dans d'autres prisons de l'Ouest. Le quartier des femmes de la prison de Rennes devrait ainsi bientôt semer ses premières graines...

FLORENCE PAGNEUX (à Nantes)

(1) Les prénoms ont été modifiés. (2) RENS.: ANVP, www.anvp.org

MÉDITATION DU JOUR

Mardi de la 33^e semaine du temps ordinaire

(Lc 19, 1-10)

Le début du livre de l'Apocalypse rassemble sept messages à sept Églises : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. » Les images sont parfois déroutantes et les injonctions tranchantes, mais il s'agit bien de stimuler les fidèles à accueillir le retour du Seigneur. Ce dernier prévient les siens : « Tous ceux que j'aime, je leur montre leurs fautes, et je les châtie. Sois donc fervent et convertis-toi. »

L'image du vomissement de tièdes est une vigoureuse invitation à la conversion. Une injonction à choisir vraiment un camp : suis-je du côté de Dieu ou de son adversaire ? Le simple fait de se poser la question nous place du côté des tièdes et nous promet un violent rejet. Vite, il faut arrêter de tergiverser et s'engager. La foi, c'est maintenant : un oui sans condition. À nous de savoir nous positionner correctement.

Mais une autre image beaucoup plus douce vient prendre le relais. C'est le Seigneur maintenant qui se déplace. Il se tient à la porte et il frappe. Il nous promet qu'il entrera chez celui qui entend et qui lui ouvre. Il prendra son repas avec lui. Le premier à s'engager, c'est donc Dieu en personne. Mais le lieu de la rencontre, c'est nous qui en ouvrons la porte. La délicatesse de cette visite nous remet devant notre liberté.

Ouvrons donc bien les oreilles. Alors même qu'aucune conversion ni aucun acte de foi ne sauraient surgir de notre propre initiative, la violence du vomissement et la douceur d'une visite nous disent la même chose : la balle est dans notre camp...

NICOLAS TARRALLE
(augustin de l'Assomption)